



Le Martyr et l'Ajaccien.

Deux figures de style dans la Corse des années 2010

Lisandru Laban-Giuliani

Sciences Po, Paris

Sociétés politiques comparées, 53, janvier-avril 2021

ISSN 2429-1714

Éditeur : Fonds d'analyse des sociétés politiques, FASOPO, Paris | <http://fasopo.org>

Citer l'article : Lisandru Laban-Giuliani, « Le *Martyr* et l'*Ajaccien*. Deux figures de style dans la Corse des années 2010 », *Sociétés politiques comparées*, 53, janvier/avril 2021, http://www.fasopo.org/sites/default/files/charivaria_n53_1.pdf

Sociétés politiques comparées, 53, janvier/avril 2021



Le *Martyr* et l'*Ajaccien*. Deux figures de style dans la Corse des années 2010

Résumé

Cet article analyse les relations entre jeunes dans l'agglomération ajaccienne au cours des années 2010. À partir du questionnement sur la signification et l'origine de l'insulte endémique de « martyr », deux idéaux-types sont construits, le *Martyr* et l'*Ajaccien*, pour refléter des styles d'échanges sociaux antagonistes. Ces derniers produisent des socialisations politiques divergentes, médiatisent les rapports de pouvoir, influencent les comportements économiques et les choix de vie. Ils restituent plusieurs fractures sociales de l'île, à commencer par les profondes inégalités économiques. Il s'agit enfin de nuancer la compréhension des processus de formation du style dominant pour mieux appréhender la relation entre *Martyr* et *Ajaccien*, et ce faisant, les relations sociales entre jeunes à Ajaccio.



The *Martyr* and the *Ajaccian*, Two Figures of Style in Corsica in the 2010s Abstract

In this article I analyze the relationships between the young people of the city of Ajaccio during the 2010s. Starting from an interrogation on the meaning and origin of the endemic insult “martyr”, I suggest the construction of two ideal-types, the *Martyr* and the *Ajaccian*, to reflect antagonistic styles of social relations. These ideal-types produce divergent political socializations, mediate power relationships, influence economic behaviours, and life choices. They also reflect several social fractures that exist on the island, especially the deep economic inequalities. Finally, I nuance the creation processes of the dominant style in order to better understand the articulation between *Martyr* and *Ajaccian*, and then, social relations between young people in Ajaccio.



Mots-clés

Corse ; domination ; jeunesse ; martyr ; socialisation politique ; style d'échanges sociaux.



Keywords

Corsica; domination; martyr; political socialization; style of social relations; youth.

Ce soir de juillet 2018, la fête bat son plein. Des centaines de nouveaux bacheliers se retrouvent en boîte de nuit, près d'Ajaccio, pour célébrer la fin de leur scolarité. Dans l'agglomération de 100.000 habitants, « tout le monde se connaît », même si, bien entendu, tout le monde ne s'apprécie pas. L'euphorie et l'alcool tendent ce soir-là à abattre les barrières entre groupes ; quelques jeunes populaires « en place », des « Ajacciens » comme ils sont nommés avec respect et envie, s'approchent de « martyrs », des pairs marginalisés ou harcelés et qu'ils n'avaient, jusque-là, considérés qu'avec mépris voire dégoût. Au milieu de la nuit, trois de ces « Ajacciens » forcent une fille à sortir de l'établissement, ils la traînent jusqu'à la plage et l'agressent, dans l'indifférence complice générale. Traumatisée, la victime n'ose porter plainte. C'est une amie à elle, récemment arrivée en Corse, qui l'en convainc. Une information judiciaire est ouverte, des dizaines de témoins présents à la soirée sont contactés. Tandis que les accusés paradent en ville en se vantant de leur crime, leurs nombreux amis et amies se succèdent au commissariat de police pour témoigner du caractère provocateur de la victime, de sa mauvaise réputation. Ils font état de la probité morale de leurs irréprochables compères. D'autres « Ajacciens », ne connaissant ni la victime ni les agresseurs, abondent en leur faveur. Mais le plus surprenant tient sans doute à ce que des « martyrs » présents à la soirée, eux si longtemps humiliés par ces trois « Ajacciens » et leurs semblables, n'apportent guère de crédit aux dires de la victime et couvrent les agresseurs. Non pas qu'ils escomptent ainsi gagner leur estime, puisque les « martyrs » en question n'osent même pas relater cet acte de soutien aux « Ajacciens ».

Comment ne pas être interpellé par la soumission de toute cette classe d'âge à quelques individus particulièrement craints, admirés et jaloués ? Ce fait divers sordide invite à prendre au sérieux la stratification et les relations de pouvoir parmi la jeunesse ajaccienne, même si le quotidien n'est pas émaillé par un tel niveau de violence. Le présent article entend fournir des clés de compréhension des ressorts relationnels dans cette micro-société. Cette réflexion a vu le jour alors que j'étais au lycée et m'a suivi après avoir quitté Ajaccio. J'ai été partie prenante de ce microscopique univers social, et mon adolescence a été marquée par les catégories du « martyr » et de l'« Ajaccien ». À l'instar de nombreux collégiens et lycéens de l'agglomération, j'ai été intrigué par les codes sociaux pesants et par la puissance performative de cette étrange appellation, les « martyrs ». L'opposition entre ces derniers et les Ajacciens était un motif additionnel d'étonnement, tant les identifications à ces deux groupes définissaient les réseaux d'amitié, les comportements et les possibilités sociales. Ce questionnement ne m'est en rien spécifique ; ces catégories font l'objet de discussions, d'interrogations, de critiques, de la part de ceux qui les emploient et (parfois) les subissent. Ma démarche a donc consisté à tenter de poser des mots sur des interrogations latentes, pour mieux « mettre en énigme » la réalité sociale ajaccienne. La réflexion proposée ici se fonde en partie sur ma propre expérience, sur les observations faites au cours de ma scolarité, sur les notes prises pendant cette période. Il a également été nourri par de nombreuses conversations informelles auprès d'ami(e)s et de connaissances qui ont eu spécifiquement lieu pour nourrir cette recherche¹.

L'IMPOSSIBLE DEFINITION DU MARTYR

Loin de moi l'idée que les relations au sein de la jeunesse ajaccienne sont exceptionnelles, ou même spécifiques. Je soutiens toutefois qu'elles valent la peine d'être étudiées avec attention dans la mesure où les conséquences sociales et politiques de cette très ordinaire *youth culture* sont considérables. Cet article inclut à la fois les collégiens, lycéens, étudiants et jeunes travailleurs, garçons et filles, vivant ou ayant vécu dans l'agglomération ajaccienne entre la seconde moitié des années 2000 et la fin des années 2010. Le choix de cette période ne tient pas seulement à ma propre expérience. Il est aussi motivé par le fait que cette génération âgée de 12 à 25 ans en 2020 a vu l'émergence de cette curieuse insulte endémique de martyr qui cristallise les différences de statut et semble cartographier l'espace social. Ce vocable si blessant pour ses destinataires a dévié de sa définition religieuse pour revêtir une signification tout à fait originale. Quelques-uns se sont

¹ Je détaille dans l'encadré de fin d'article mon positionnement, mon entrée sur le terrain et la méthodologie employée.

risqués à le réduire à un énième terme désignant la victime de harcèlement (dans le cadre scolaire), simple synonyme de « bouc émissaire » ou de « tête de Turc ». Mais cette définition se révèle bien trop restrictive étant donné qu'une grande proportion de ces jeunes sont désignés comme tels. Il y a des « groupes de martyrs », des « lieux de martyrs », des « pratiques de martyrs », des « goûts de martyrs »... Il est pourtant à peu près impossible d'obtenir de ceux qui l'emploient une définition consensuelle et détachée d'un contexte donné. Les personnes interrogées peinent à répondre sans évoquer un individu unanimement qualifié comme tel ou sans se référer à des comportements spécifiques (« traîner au *skatepark*, écouter du rock, [...] passer tout son temps à réviser ses contrôles, c'est ça, être un martyr »). D'autres définitions se révèlent trop étendues pour être utiles. Certains évoquent vaguement « des personnes *différentes* », des « anormaux », ou les comparent à des « cas sociaux ». D'autres encore énumèrent les critères :

Un martyr c'est un débile, quelqu'un avec qui t'as pas envie de rester, quelqu'un qui n'a pas d'amis. Mais [...] c'est aussi tous les gens bizarres, habillés bizarrement ou qui parlent bizarrement. Surtout tu es un martyr si tu t'habilles mal. Si tu t'habilles chez KIABI tu es sûr à 100% que tu seras un martyr. C'est ce qui fait la différence, parce que les Ajacciens se jugent constamment. [...] Il y a certains martyrs c'est juste des victimes, ils font presque de la peine, [...] mais d'autres ils sont vraiment chiantes ou trop gamins donc ça se comprend qu'ils aient pas d'amis.

La puérilité, l'absence de maturité, l'anormalité, l'originalité, la vulnérabilité, les fautes de goût ou encore le faible capital social passent ainsi pour autant de critères destinant à être un martyr aux yeux de cette étudiante ajacienne à la faculté d'Aix-Marseille.

La diversité des réponses est déconcertante si on la rapporte au consensus *apparent* sur l'identification des martyrs. L'étonnement des interrogés est également notable, face à cette question jugée inutile tant la pratique semble aller de soi : « Quand on voit un martyr, on le reconnaît de suite » confient plusieurs jeunes se définissant comme Ajacciens. À croire que les martyrs portent quelque stigmate indélébile et unanimement repérable. Malgré la confusion entourant le terme, deux éléments reviennent systématiquement parmi les réponses collectées. Premièrement, l'insistance sur le *style*, en particulier vestimentaire (mais aussi la pilosité, l'accent, la posture, etc.). Loin d'être superficielle, la question du style est cruciale et mérite qu'on s'y attarde, en ce qu'elle médiatise et produit les rapports de pouvoir. La domination, après tout, est une « affaire de style² ». Pour autant, le style de l'Ajaccien n'est pas une « structure culturelle » immuable, anhistorique, déterminant les relations sociales dans un cadre rigide et permettant en elle-même d'expliquer les comportements locaux. Au contraire, ces « schèmes d'action » ne sont pas moins évolutifs que l'éthique du *javânmard* décrite par Fariba Adelhah dans la société iranienne³ ou les exigences de virilité chez les Romains de l'Antiquité tardive qu'analyse Peter Brown⁴. La dynamique des changements de style sera donc au centre de l'analyse. Par ailleurs, je m'efforcerai de ne pas réduire le style à un instrument de domination. Certes, il permet de subjectiver le pouvoir par l'inculcation de techniques de soi, d'*habitus*, mais il offre également la possibilité de fortifier la cohésion d'un groupe, par opposition à un autre, tout en permettant les distinctions internes. Tout comme la *paideia* antique, l'art de vivre de l'Ajaccien est « un moyen d'exprimer la distance sociale⁵ ». Le style doit enfin être étudié à partir de ses limites. Il est réapproprié et transformé par les micro-résistances quotidiennes des consommateurs qui bricolent et inventent à partir d'objets et de codes donnés, comme ils construisent des phrases à partir d'une grammaire reçue⁶. Que l'on s'en détourne ou qu'on l'embrasse, des lignes de fuite subsistent au sein de ce style.

Le second élément récurrent dans les discours collectés est l'opposition consubstantielle entre Ajacciens et martyrs. Ces derniers sont ceux dont le *style* n'est pas conforme à celui des premiers. Parmi les personnes interrogées, l'antagonisme entre les deux groupes est une donnée bien plus certaine que la nature de ces entités. Il serait vain de prétendre schématiser ces catégories en étudiant les caractéristiques propres aux

² Jean-François Bayart, « La domination, une affaire de style. Clin d'œil et hommage à Fariba Adelhah, *javânmard* de l'anthropologie », *Sociétés politiques comparées*, 51, mai/août 2020.

³ Fariba Adelhah, « L'homme de bien : une affaire de style » in *Être moderne en Iran*, Karthala, 2006.

⁴ Peter Brown, *Pouvoir et persuasion dans l'Antiquité tardive*, Paris, Seuil, 1998.

⁵ *Ibid.*

⁶ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 2020 [1990], XLV.

individus nommés « martyrs » ou « Ajacciens ». Les frontières sont trop poreuses, les contenus trop changeants, les formes trop instables pour identifier des groupes précis. Le style de l'Ajaccien inspire les martyrs, qui s'efforcent d'y adhérer, le prennent comme modèle sur lequel façonner leurs comportements. Symétriquement, nul Ajaccien n'est à l'abri de l'insulte et de la déchéance, d'où l'effort constant pour conformer son corps et son esprit à ce contrôle social rassurant. Plus généralement, les individus s'inscrivent dans un continuum pluridimensionnel et mouvant borné par les deux pôles. Là où un étudiant en histoire à Paris confie se voir comme « moitié martyr, moitié Ajaccien », une étudiante en médecine préfère se situer dans une société hiérarchique comparable aux ordres médiévaux :

C'est un peu comme au Moyen-Âge, chacun appartient à une caste bien précise, qu'il le veuille ou non et c'est très difficile de changer. Parmi les Ajacciens, il y a une poignée de Rois, au-dessus de tout, tout le monde aimerait les avoir comme amis. Tout le monde leur fait des courbettes. Et puis il y a des vassaux, qui ont du pouvoir mais sont dépendants des rois et aimeraient bien prendre leur place. Des ducs, des barons, des comtes... Et après viennent les bourgeois ambitieux, qui veulent grimper dans la hiérarchie mais ne peuvent pas accéder au pouvoir parce que ce ne sont pas des nobles. Tout en bas il y a le Tiers-État, les plus gros martyrs. C'est soit des serfs quand ils ont accepté leur statut, soit des vilains quand ils refusent cette dépendance. Mais même eux ils n'y échappent pas non plus. [...] Moi personnellement on va dire que je me considère comme une duchesse. [Rires] [...] Mais je suis sérieuse, je vois la société ajaccienne comme ça, et je pense que beaucoup de gens aussi, même s'ils ne l'expriment pas.

Outre la conception stratifiée de la société de pairs dans laquelle la « duchesse » continue à évoluer, même à distance, son appréciation témoigne de la force et de la fixité de ces rapports de pouvoir à ses yeux. Face à ce « réel hétérogène » (Weber), la démarche idéal-typique s'avère extrêmement féconde⁷. Elle permet d'appréhender la signification et l'articulation de ces catégories, leurs implications sociologiques et leurs conséquences comportementales. Il s'agit donc de construire deux idéaux-types, à savoir l'*Ajaccien* et le *Martyr*⁸. Ces idéaux-types ne visent pas à « faire entrer dans des schémas l'infinie variété de la réalité historique » mais au contraire, à fournir des outils pour penser la diversité des « formes mixtes »⁹ propres à la réalité sociale. Détaillons les éléments constitutifs de ces catégories retravaillées pour servir de concepts opératoires.

Les « traits distincts » (Weber) sélectionnés parmi le groupe dominant sont d'abord une consommation luxueuse et uniforme, mise en scène en particulier par l'exhibition de certaines marques de vêtements ; un haut capital social et une obsession pour l'accroissement du réseau d'amitiés ; un conformisme virulent ; et enfin un mépris profond – voire violent – pour tous ceux qui ne correspondent pas aux précédents critères. À l'homogénéité s'ajoute une forte cohésion du groupe dont témoigne le fait divers évoqué. Ces traits constituent le registre de l'*Ajaccien*, par opposition à l'idéal-type du *Martyr*. Nous retiendrons du *Martyr* son relatif isolement, qu'il soit volontaire ou subi ; sa vulnérabilité découlant de quelques différences et entraînant une forte propension à être harcelé, méprisé, ignoré par ses pairs ; et enfin sa relative acceptation de ce statut explicitement attribué et de la place subalterne qu'il est tenu d'occuper face à l'*Ajaccien*.

Il faut insister sur le fait que ces idéaux-types ne reflètent pas la réalité : la micro-société de la jeunesse ajaccienne n'est pas constituée de deux castes hermétiques. Ces idéaux-types sont des simplifications construites pour mettre en exergue l'effet simultané et entremêlé de ces deux registres, des instruments qui ne sont pas « le but de la recherche, mais le moyen de rendre intelligibles les relations entre les hommes¹⁰ ».

Cet article se décline en deux détours et trois esquisses. Un premier détour par la généalogie du traitement réservé aux marginalisés parmi la jeunesse de l'agglomération ajaccienne permettra d'abord de mettre en

⁷ Pour une analyse de la démarche idéal-typique wébérienne, voir Jean-Pierre Grossein, « Leçon de méthode wébérienne » in Max Weber, *Concepts fondamentaux de sociologie*, Paris, Gallimard, 2016, pp. 45-76.

⁸ À la suite de la norme éditoriale adoptée par Béatrice Hibou et Mohamed Tozy (dans *Tisser le temps politique au Maroc. Imaginaire de l'État à l'âge néolibéral*, Paris, Karthala, 2020), je distinguerai les constructions idéal-typiques du langage courant. Le *Martyr* (avec un M majuscule et en italique) et l'*Ajaccien* (en italique) désigneront les deux figures idéal-typiques tandis que « martyr » et Ajaccien renverront aux expressions employées par les acteurs.

⁹ Max Weber, *La Domination* (traduit par I. Kalinowski), Paris, La Découverte, 2013, pp. 118, cité par Béatrice Hibou et Mohamed Tozy, *Tisser le temps politique au Maroc, op.cit.*, p. 23.

¹⁰ Dominique Schnapper, « 14 – Élaborer un type idéal » in Serge Paugam (dir.), *L'enquête sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, pp. 291-310.

lumière l'évolution des conditions socio-économiques et matérielles où s'inscrivent ces phénomènes. Un second détour, par l'émergence et la popularisation du mot martyr, me permettra de poser les jalons de la distinction entre *Martyr* et *Ajaccien* dans les rapports à l'autorité et au politique en général. Les différentes voies de socialisation tracées par ces idéaux-types pourront alors être esquissées, en s'appuyant sur des situations et des comportements concrets. Une présentation de quelques trajectoires montrera l'intérêt de la démarche idéal-typique et donnera à voir le caractère composite de chaque parcours. Il s'agira enfin de nuancer la compréhension des processus de formation du style dominant en renversant la perspective. La relation entre l'*Ajaccien* et le *Martyr* ne pourra dès lors plus apparaître comme une simple relation de pouvoir asymétrique.

BREVE GENEALOGIE D'UNE MARGINALISATION ORDINAIRE

Il ne fait aucun doute que les phénomènes d'ostracisme et de harcèlement étaient courants parmi les générations antérieures à celle dont il est question ici. Mais ces phénomènes n'étaient pas décrits comme tels, ils attiraient beaucoup moins l'attention des pairs et des parents qui les ignoraient le plus souvent en les considérant comme autant de « gamineries sans grande importance ». Les figures du « bonnet d'âne » ou du « bouc émissaire » étaient bien présentes, mais nulle insulte n'avait le pouvoir évocateur et performatif que revêt le mot martyr aujourd'hui. Des témoignages de personnes nées dans les années 1970 et ayant grandi à Ajaccio concordent sur le fait que la stigmatisation des « pauvres » était frappante lors de leur scolarité. Il semble y avoir eu dans chaque cohorte des codes vestimentaires précis, des marques de vêtements fétiches, un style dominant, une masse de personnes exclues. Je n'ai cependant pas trouvé trace de vocable pour désigner les exclus. Pour tangible qu'il était, le phénomène ne faisait guère l'objet de discours, il ne suscitait guère d'interrogations parmi les jeunes et moins jeunes. Pour leur part, les discours scientifique et politique évoquaient, poliment, des « incivilités »¹¹, avant que le terme ne soit repris par l'extrême-droite parlant d'« incivilité » au singulier pour stigmatiser les quartiers populaires et animaliser leurs mœurs, présentés comme « non-civilisés ». La question du harcèlement scolaire ne devient un thème de recherche en France que dans les années 1990, avec les manifestations lycéennes réclamant davantage de sécurité dans les établissements en région parisienne. Par ailleurs, il semble que les marginalisés des générations précédentes, pour stigmatisés qu'ils aient été, ne faisaient pas moins partie intégrante du groupe : la plupart des bandes d'amis avaient sa victime et chaque victime sa bande. Cette inclusion paradoxale tendait à la fois à banaliser la « micro-violence »¹² quotidienne contre un individu ciblé et à le protéger de l'extérieur.

Par contraste, dans les années 2010, les exclus constituent une masse difforme soigneusement repoussée par les *Ajacciens* préférant un entre-soi homogène à une cohabitation houleuse. Les bandes d'amis sont plus grandes, moins soudées, et les individus s'inscrivent dans des réseaux d'amitié étendus plutôt que dans de petites « équipes ». Le *Martyr* est exclu de ces réseaux. Des amitiés entre exclus émergent plus souvent que par le passé. Une nette distanciation semble ainsi s'être opérée entre *outsiders* et *insiders* (sans que l'on puisse déterminer si le niveau de violence a augmenté ou non). La croissance démographique, l'étalement urbain et la gentrification du centre-ville ont contribué à creuser ce fossé. La population de l'aire urbaine a en effet doublé en cinquante ans, ce qui n'est pas sans conséquences sur la mixité sociale et les occasions de rencontre entre jeunes issus de milieux différents. La multiplication et la diversification des activités proposées aux jeunes a accéléré la segmentation des activités selon l'origine sociale. Dans ce contexte, les *Ajacciens* ont développé des réseaux d'interconnaissance de plus en plus larges et homogènes, tendance amplifiée par les réseaux sociaux et leur effet « bulle ». Finalement, les derniers lieux de (relative) mixité et de rencontre sont les six collèges et cinq lycées de la ville (dont deux lycées publics généraux regroupant plus des trois quarts des élèves). L'enseignement secondaire ne réunit plus seulement des enfants ayant suivi

¹¹ George L. Kelling, James Q. Wilson, "Broken Windows. The police and neighbourhood safety", *The Atlantic*, mars 1982.

¹² Eric Debarbieux, Catherine Blaya, and Daniel Vidal, "Tackling violence in schools: A report from France", *Violence in Schools*, London, Routledge, 2004, pp. 33-48.

la même scolarité primaire dans les petites écoles de quartier, mais des élèves venant de milieux très différents. Et c'est justement dans ces lieux qu'a vraisemblablement émergé le vocable martyr.

ÉMERGENCE DU TERME ET RAPPORTS AU POLITIQUE

Le terme de martyr serait une contraction du participe passé du verbe « martyriser », fréquemment employé dans le contexte scolaire. Le début des années 2010 correspond à l'irruption du problème du harcèlement scolaire dans les débats publics et l'agenda politique. Il n'est pas anodin de remarquer que les premiers relevés de l'utilisation du terme martyr correspondent aux années des premières campagnes nationales de sensibilisation contre le harcèlement scolaire. Des débats avec des intervenants extérieurs, des projections de vidéos pédagogiques sont organisés dans les établissements par le CIDFF (Centre d'Information sur les Droits des Femmes et des Familles) et l'Éducation Nationale, le tout cofinancé par l'État, la Collectivité de Corse et la municipalité. Ces sensibilisations traitant de la vie au sein des établissements suscitent de vives discussions en interne et mettent au jour des relations que les élèves et professeurs ne remarquaient guère par le passé. Le phénomène gagne en visibilité, il est reconnu et cette nouvelle compréhension a très certainement à voir avec l'apparition du nouveau terme pour désigner la victime.

La relation ambivalente de ces jeunes à l'État se matérialise ici par leur réaction aux campagnes de sensibilisation. Le thème de la violence scolaire, provenant « d'en haut », parvient d'abord à se faire accepter parmi la population visée. Un problème public est créé, il est reçu. Mais la réception n'est pas passive, elle est créative : les élèves s'approprient le problème, le détournent et le réinventent, de même qu'ils transforment les mots et leur sens. La politique nationale de lutte contre le harcèlement scolaire, loin d'uniformiser les comportements, conduit à des reconfigurations locales singulières des relations dans les groupes de jeunes. Les effets indirects insoupçonnés de ces politiques publiques dépassent largement le cadre scolaire et le problème initial du harcèlement. Très vite, le martyr ne désigne plus seulement le « martyrisé », mais s'applique à tous les comportements déviants. Sa fonction n'est plus la dénonciation d'une violence subie mais l'assignation à une position dévalorisée. Toutes les personnes interrogées s'accordent à reconnaître que la plupart des martyrs ne sont pas harcelés, même si tous les harcelés sont des martyrs à leurs yeux.

Pour approcher les enjeux de ce rapport contrarié à l'État, à ses politiques publiques et à l'institution scolaire, il faut se pencher sur la socialisation politique qui s'opère à l'occasion des nombreuses mobilisations lycéennes. Leur mot d'ordre en faveur des « prisonniers politiques » nationalistes n'est autre que « *Statu francesu assassinu !* » (« État français assassin »), scandé avec force par les lycéens. Ces manifestations fréquentes suivent à peu près les mêmes étapes : des étudiants de l'Université de Corte appuient des lycéens militants nationalistes pour l'organisation des blocages d'établissements, ces derniers ayant appelé la veille leurs camarades de classe à se joindre à la mobilisation ou à rester chez eux. Au petit matin, les militants déploient leurs banderoles, construisent de modestes barricades pour empêcher le passage – ou du moins le restreindre – et commencent les pourparlers avec les responsables de l'établissement, qui se montrent en général sensibles aux revendications et conciliants vis-à-vis des fréquentes mobilisations. Dans la matinée, les élèves affluent et se massent devant l'entrée obstruée, coincés entre la peur d'être pénalisés pour leur absence et la crainte d'être stigmatisés pour avoir bravé la barricade. Les rares zélotes se rendant en cours reçoivent un flot d'injures, taxés d'être des « traîtres », des « fayots », mais surtout des « martyrs ». Un meneur de ces mouvements, se souvenant de manifestations contre l'abrogation des arrêtés Miot¹³, en atteste :

J'avais jamais vu des martyrs de ce niveau. Les mecs, ils se battaient presque pour aller en cours, ils escaladaient les barrières pour passer par un petit trou. On leur disait que les cours allaient être banalisés, que personne n'aurait d'absence, mais ils avaient trop peur ils ne comprenaient pas. Des vrais martyrs.

¹³ Les arrêtés Miot garantissent aux résidents corses un statut particulier concernant l'héritage (réduction d'impôts), conduisant à une protection des propriétés familiales et un rempart contre la spéculation immobilière.

L'hésitation face à ce blocus est un moment pivot, puisqu'il marque souvent l'adhésion au mouvement et à ses revendications. Évidemment, la pression des pairs se révèle décisive. Si la barricade tient suffisamment longtemps, si les élèves en cours sont trop peu nombreux, et si enfin l'obligation de présence est levée pour la journée, l'écrasante majorité des élèves se joint aux militants et entame une manifestation jusqu'à la préfecture vers laquelle convergent tous les cortèges lycéens. Ainsi se retrouvent à ces manifestations des jeunes que la socialisation primaire et les préférences politiques familiales ne prédestinaient guère à une sensibilité nationaliste. Cette expérience de prise de possession de la voie publique (en obstruant la circulation sur les principales artères du centre-ville) est marquante pour de nombreux jeunes qui se familiarisent ainsi avec la rhétorique nationaliste présentant l'État français comme « colonial » et « assassin » et avec le répertoire d'action collective pacifique du mouvement contemporain.

Les premiers rangs des cortèges sont toujours composés d'*Ajacciens*, ou disons plutôt que le style *Ajaccien* est particulièrement tangible parmi les personnes se mettant en avant. Ils rivalisent pour attirer l'attention, en se positionnant au plus près des grilles du Palais de Justice lorsque le cortège s'y arrête, en s'installant derrière la table de la conférence de presse vers laquelle sont braqués les caméras et micros des média locaux, en entonnant des slogans, en s'improvisant service d'ordre du cortège, en coordonnant la rencontre avec les autres lycéens, en exhortant les manifestants à rester sur la route, à ralentir ou à se presser... Les *Ajacciens* jouent avec grand sérieux aux généraux menant leurs troupes aux combats. Ils s'évertuent à discipliner et à diriger la foule, ils monopolisent les prises de parole et les interviews. Ce positionnement en surplomb, paternaliste, illustre leur positionnement général vis-à-vis de leur pairs et leur volonté de contrôler la chose publique. Mais la manifestation ne sert pas seulement d'estrade pour celles et ceux qui aspirent à être sur le devant de la scène. Les exclus, les *Martyrs*, ont, pour leur part, le sentiment extatique de faire corps avec le groupe, dans une sorte d'éphémère horizontalité carnavalesque. Malgré leur positionnement en arrière-plan, malgré leur rôle de « suiveurs », les *Martyrs* présents à la manifestation en tirent une certaine fierté et cherchent à se distinguer des absents en répétant inlassablement par la suite le récit épique de ces journées extra-ordinaires. Séduits par ce sentiment d'égale reconnaissance, par ces moments fusionnels, ils sont nombreux à embrasser la « cause » avec grand enthousiasme et à cultiver une profonde défiance envers « l'État », même s'ils restent toujours en retrait de l'espace public et préfèrent applaudir aux prises de paroles enflammées de leurs représentants. Cette socialisation manifestante servant l'hégémonie nationaliste a contribué à la victoire d'une coalition autonomiste-indépendantiste aux élections territoriales de 2017, bénéficiant d'une grande majorité des suffrages exprimés parmi les 18-29 ans. Il importe ici de nuancer le rapport aux institutions territoriales, lesquelles bénéficient de compétences politiques élargies par rapport aux autres régions. La jeunesse ajaccienne ne tourne (presque) jamais ses revendications ou son hostilité contre l'Assemblée de Corse, qui est davantage vue comme un tremplin d'accès au pouvoir local et un instrument « d'autodétermination ». Le cas de l'Assemblée des Jeunes, créée par la majorité nationaliste, est symptomatique. Cette instance consultative qui se prononce sur des sujets en lien avec la jeunesse est constituée de représentants élus aux Conseils de vie lycéenne, de délégués de syndicats étudiants et de « candidats libres » retenus par l'administration selon leur engagement civique. Les *Martyrs* sont bien rares sur les bancs de cette assemblée. « Il faut être Ajaccien pour siéger, c'est ça le critère de sélection » remarque, non sans cynisme, une lycéenne dénonçant le clanisme et l'opacité de cette institution « censée représenter la jeunesse, mais ne représentant que les classes supérieures et les bénéficiaires du clanisme ».

Les *Martyrs* semblent avoir plus de chances de se faire entendre dans la salle de classe que dans les institutions représentatives, dans la rue ou dans les couloirs des lycées. Cette opportunité tient sans doute au désengagement des *Ajacciens* face à l'univers scolaire honni. Dans les débats de classe, par exemple durant l'Enseignement Moral et Civique (EMC), les *Ajacciens* brillent par leur absence. Les efforts des professeurs pour traiter équitablement chaque élève participent aussi à libérer en classe les paroles étouffées entre pairs. Il faut toutefois relever les témoignages de plusieurs *Martyrs* qui disent avoir ressenti leur exclusion exacerbée par la sympathie de nombre de professeurs à l'égard des *Ajacciens*, ce qui se percevait surtout auprès des professeurs originaires de la ville. Quand il s'agit de représenter les élèves, par exemple à

l'élection des délégués, l'*Ajaccien* refait souvent surface et exige d'être élu, ce qu'il obtient le plus souvent avec une très écrasante majorité. Dans les situations litigieuses où les élèves sont tenus de prendre une décision collective pour laquelle les intérêts divergent, l'*Ajaccien* disqualifie les propositions contraires à ses intérêts en qualifiant ses opposants de martyrs, et le plus souvent fait triompher sa position, que cela profite ou non à la majorité. Ces catégories du *Martyr* et de l'*Ajaccien* n'influencent donc pas seulement les rapports entre pairs, mais ils produisent aussi des rapports divergents au politique et à l'autorité.

Pour en revenir à la question lexico-sémantique, il faut noter que les termes utilisés en français comme en corse pour désigner l'Ajaccien témoignent de la domination de la sphère publique par ce dernier style, telle qu'on a pu la constater lors de manifestations ou dans les instances représentatives. En français, la métonymie est étonnante : on ne nomme pas « Ajaccien » l'ensemble des habitants d'Ajaccio, mais seulement la petite minorité qui s'arroge le monopole de la représentation. Il apparaît dès lors que les autres, tous les étrangers à ce registre, ne sont pas considérés comme des habitants de la ville. Ils sont invisibilisés au profit de la minorité surreprésentée dans les discours et dans la vie politique. L'imaginaire associé à l'Ajaccien porte aussi la trace d'une profonde rupture entre le monde rural de montagne déclinant et les villes du littoral qui se développent à un rythme très soutenu depuis plusieurs décennies. La figure de l'*Ajaccien* transpose l'image du citadin prétentieux et hautain, « inauthentique », antipathique, sans lien avec sa communauté, avec sa famille, tourné vers la métropole et la modernité, par opposition aux rustres chasseurs et bergers restés dans leurs montagnes et leurs traditions. Les grands-parents de la « génération Martyrs » ont souvent grandi dans de modestes villages et rejoint la ville tardivement : aussi, leur regard sur les Ajacciens est-il souvent caustique et distancié. Dans leurs innombrables blagues et anecdotes, les *Aiaccini* maniérés et vantards sont comparés à des *Americani* ou des *pinzutti* (Continentaux) bavards et impertinents. En corse, l'Ajaccien est celui qui *se monte la sega*. Cette expression ferait référence à la coupe du bois, la personne la plus forte étant celle qui parvenait à monter la scie (*a sega*, ou *seca*) le plus haut possible, pour couper les branches supérieures. La *sega* fait également référence au bruit strident et continu émis par la scie au contact du bois. Ce son lancinant, insupportable, sature l'ouïe et empêche toute communication. Il symbolise la saturation de l'espace public par le registre de l'Ajaccien qui ne ménage aucune place à l'expression de styles concurrents.

DES DIFFERENCES DE SOCIALISATIONS SECONDAIRES ET DE COMPORTEMENTS ECONOMIQUES

Les idéaux-types du *Martyr* et de l'*Ajaccien* correspondent à des socialisations secondaires et à des comportements économiques différents dont j'esquisse ci-dessous certains des traits les plus saillants.

Un fil conducteur des comportements de l'*Ajaccien* semble être la recherche de l'*adultéité*, de la maturité. Ce schème d'action contraste avec les comportements puérils et immatures du *Martyr*. De même, l'*Ajaccien* met en pratique des techniques du corps parfois très complexes et très éprouvantes pour esthétiser son existence, là où le *Martyr* n'est pas maître de son image, de son corps et de son identité. Pour cette étudiante en droit à Aix :

La première image qui me vient quand je pense à un martyr, c'est un adolescent boutonneux affalé sur son canapé, qui regarde des mangas toute la journée [...].

On retrouve bien l'importance des marqueurs de la maturité (ici les boutons rattachent à la puberté) et du contrôle de son corps. À ce titre, une certaine gestuelle paraît associée au *Martyr*. Se baisser pour ramasser un objet, courir, crier sans motif, gesticuler, courber le dos sous un sac surchargé, baisser la tête, avoir le regard fuyant : autant de traces du stigmaté. L'*Ajaccien* cultive *a contrario* la modération, voire l'austérité de ses gestes, et se plaît à mimer l'adulte en toute circonstance, ce qui n'implique pas pour autant, loin de là, un sens des responsabilités accru.

Les vêtements sont essentiels dans la distinction entre *Martyr* et *Ajaccien*. Certaines marques sont devenues de véritables emblèmes de cette consommation ostentatoire, si ce n'est des étendards ajacciens. Comment ne pas penser à ces vestes ordinaires, sombres, discrètes, dont le prix exorbitant provient du logo accroché à

l'épaule, arboré avec tant de fierté par ses propriétaires ? Une collégienne énumère les fournitures essentielles de tout *Ajaccien* qui se respecte en 2015 :

La veste Stone Island ou la Napapijri, le pantalon Cahart, les chaussures Huairache ou Stan Smith, la casquette Marshall, les Ray Ban, le dernier iPhone, le sac Longchamp ou LV, et pour les garçons le trieur noir pour porter à la main toutes les affaires de cours.

Ces produits ont pour point commun de provenir d'une poignée d'enseignes du centre-ville, de véritables institutions où l'on se donne rendez-vous, où l'on cherche à être vu(e), où l'on se met en scène sur les réseaux sociaux.

Le port de la barbe constitue un autre exemple de la recherche par les *Ajacciens* de marqueurs d'adultéité et matérialise cet effort obsédant de sculpter sa propre image. Une barbe inégale, à trous ou trop épaisse, n'est guère appréciée, même si elle est précoce : ce qui compte, c'est le contrôle des poils. De même, lorsque les températures estivales raccourcissent les pantalons, *Ajacciennes* et *Ajacciens* s'empressent de se raser les jambes, pour afficher une peau parfaitement lisse, sans imprévus, maîtrisée. Les tendances capillaires sont plus changeantes. Chez les garçons, la « crête » de la fin des années 2000 a rapidement laissé place à la coupe de « footballers », rasée sur les côtés et en épis au milieu du crâne. Plus récemment se sont imposés les cheveux longs et lisses, imitant deux rappeurs français devenus particulièrement populaires pour avoir revendiqué dans un de leurs morceaux leur « sang corse ». Chez les filles, la coupe au carré et les longs cheveux tombants sont un dogme.

On aurait tort de réduire ces questions d'apparence à des détails négligeables. Non seulement parce qu'elles nourrissent les interminables conversations ajacciennes, mais aussi parce qu'elles conditionnent les fréquentations, les amitiés, les identifications et les appartenances. Les sorties à la plage entre amis, de mai à septembre, constituent des moments cruciaux de socialisation. Le contrôle social s'exerçant sur les corps exposés au soleil atteint sans doute son paroxysme, comme cet étudiant en médecine en a fait l'expérience :

A chaque fois que j'allais à la plage avec les autres, je me prenais des remarques sur mon physique, sur ce que je devais faire pour être plus présentable, sur ce qui n'allait pas. Des remarques pas forcément méchantes, mais c'était vraiment constant, et c'est vrai que ça m'a complexé pendant une période.

La plage n'est pourtant pas un lieu de confrontation entre *Ajaccien* et *Martyr*. Pour la simple et bonne raison que le *Martyr* ne s'aventure pas sur les plages où se concentrent les groupes d'*Ajacciens*, devant des pailotes appartenant à leurs familles. On constate ici un mouvement de privatisation de l'espace public par les *Ajacciens*. Les différentes plages ne sont plus appelées autrement que par le nom de la pailote qui la domine, quand ce n'est pas tout simplement « chez Untel ». La plage pour le *Martyr* se pratique moins avec les pairs qu'en famille, activité qui souligne encore une fois leur absence d'autonomie et l'enfermement dans l'enfance qui leur est reproché. Cette ségrégation des plages est vécue comme une énième forme d'invisibilisation. Le même accaparement de l'espace public est repérable dans le temps fort de sociabilité que constitue la fête. La fête, pour l'*Ajaccien*, se déroule dans des bars entièrement réservés, où l'homogénéité du style tend à la perfection. Le registre *Martyr* semble exclu de ces enseignes, malgré des tentatives répétées. L'idée même de se présenter en soirée sans avoir revêtu la tenue réglementaire semble inconcevable. Un fêtard expérimenté confie :

Il faut avouer que ça faisait presque peur les samedis soir au G. [bar du centre-ville] où tout le monde était habillé pareil, parlait avec les mêmes expressions, commandait les mêmes bouteilles, prenait des photos des mêmes choses... On aurait dit des clones. Je m'en suis rendu compte plus tard, en faisant des soirées sur le continent.

La consommation hebdomadaire d'alcool y commence dès 13 ou 14 ans : il s'agit, là encore, de prouver sa précocité. Mais la transgression perd de son charme à mesure que les autres membres de la génération se familiarisent avec le tabac et l'alcool. Il faut dès lors d'autres substances pour se distinguer. La consommation de cocaïne dans les principaux bars où se retrouve la jeunesse n'est un secret pour personne, ce qui n'empêche pas les parents de tolérer ces sorties répétées. Il faut également reconnaître que le modèle d'adultéité austère et surplombante vers lequel tend l'esthétique *ajaccienne* n'est pas suffisant pour certains qui

l'approfondissent en donnant dans le genre mafieux. La fascination pour le genre mafieux est vécue comme la prolongation du culte de la supériorité ajaccienne. La figure du mafieux est inspirante, à en croire cet étudiant à Aix-en-Provence :

C'est vrai qu'il y a certaines personnes dans ces bars [corses à Aix] qui sont dans les affaires, on ne peut pas le nier. Mais ça fait pas d'eux de mauvaises personnes. [...] D'ailleurs tu as plein de jeunes qui cherchent à les imiter, c'est comme des modèles.

Une autre facette spécifique du comportement de l'*Ajaccien* visible à l'occasion de la fête est la propension à vouloir payer pour la tablée entière, qui conduit souvent à des altercations plus ou moins courtoises. Après avoir « posé une bouteille », c'est-à-dire commandé la plus chère des bouteilles de vodka, après l'avoir copieusement photographiée et diffusée sur les réseaux sociaux, après l'avoir copieusement entamée, vient le temps du don agonistique. Qui réussira à payer ? Une certaine discrétion est de mise dans ce sport presque exclusivement masculin : il s'agit d'inviter tout le monde sans le clamer, pour imposer cela comme un acte normal, et imposer par là-même un certain pouvoir sur le groupe d'amis.

L'idéal c'est de s'adresser au serveur avec un air entendu quand tu lui tends les billets. Personne ne remercie celui qui paie, et c'est justement ça que tu cherches : que tout le monde pense que tu as des sous, que tu peux te permettre d'inviter, que tu fais ça sans hésiter et que tu pourrais recommencer tous les jours. Pas besoin de te remercier, c'est banal pour toi. À ce moment-là, il y a vraiment rien qui peut t'arriver. Le mieux du mieux, c'est quand une personne à la table demande qui a payé, et que les autres indiquent dans ta direction. À ce moment-là, tu rayannes. Et même si t'as pas payé, si au moins t'as montré que tu avais de quoi et que tu t'es battu pour le faire, c'est un peu comme si tu avais payé.

Ces paroles d'un jeune serveur rendent compte de l'importance accordée à ce don et des relations de pouvoir sous-jacentes. Une étudiante à Aix-en-Provence, qui se dit particulièrement sensible au registre *ajaccien*, n'hésite pas à affirmer qu'à ses yeux, le modèle de la soirée dépasse largement ce cadre :

De 1, quand c'est toi qui invites tu peux être sûr qu'on te réinvitera la prochaine fois, et même que tu auras ton mot à dire sur la liste des gens qui viendront. Donc tout le monde cherche un peu à te plaire à partir de ce moment. De 2, quand tu paies pour tout le monde ou que tu refuses que les filles participent à l'addition, tu fais passer un message clair : ça veut dire que si une fille sort avec toi tu l'inviteras constamment, et ça veut aussi dire que plus tard elle aura pas besoin de travailler. Toutes les Ajacciennes rêvent de ça...

L'évergétisme des soirées *ajacciennes* semble ainsi avoir une réelle influence sur les représentations et les comportements économiques, même s'il ne s'agit pas là d'une aide substantielle et qu'elle ne change pas grand-chose aux conditions de vie des individus.

Quant aux fêtes des *Martyrs*, elles sont moins fréquentes, moins médiatisées via les réseaux sociaux. En dehors de quelques événements dont le Nouvel An et la Fête de la musique, ces soirées sont reléguées dans quelques bars isolés et surtout dans les domiciles familiaux où s'organisent les anniversaires et les rares contre-soirées. Ces pratiques sont d'ailleurs presque toujours « en retard » sur l'*Ajaccien*, comme le reconnaît un élève de Première :

À 16 ans, ne jamais avoir fait de vraies soirées, c'est la honte. [...] Ça veut vraiment dire que t'es un gamin, que tu sais pas t'amuser, que t'as pas d'amis et pas d'argent. En plus les week-end tu vois les stories [courtes vidéos sur le réseau social Snapchat] postées par ceux qui sortent tout le temps, ça donne l'impression d'avoir un retard irrattrapable. On se sent vraiment exclus de ne pas pouvoir y participer, que ce soit à cause de nos parents ou juste parce qu'on ne connaît personne qui s'y rend et qu'on n'ose pas s'imposer.

Ainsi donc, le style de l'*Ajaccien* ne se déploie pas uniquement via des choix de consommations et la pratique de la sculpture de soi, il est aussi, comme on l'a vu, une manière d'habiter son corps et de le projeter dans les espaces urbains et scolaires. La fréquentation pendant la journée des terrasses de cafés en centre-ville est par exemple caractéristique du registre *ajaccien* dans la sphère publique. Le *Martyr* n'est pas familier des lieux de consommation, il leur préfère les bancs publics et les parcs pour enfants, où il « traîne avec des potes », contrairement à l'*Ajaccien* qui « sort avec ses amis ».

On pourrait étirer ainsi la liste des activités et manières d'être au quotidien dessinées par ces idéaux-types. Mais ces catégories ont également une influence sur le temps long, sur les parcours scolaires, les plans

d'études, les orientations professionnelles, les ambitions et sur l'éventail des choix envisagés. Il y a ainsi une indéniable tendance des *Ajacciens* à se diriger vers la faculté d'Aix-Marseille et de Corte, deux villes où la micro-société de la jeunesse *ajaccienne* cherche à se reproduire à l'identique, non sans succès à en croire les témoignages. Les orientations vers des écoles privées sont également plus fréquentes que parmi les autres élèves. Le panel des choix apparaît en fait bien réduit à en croire un jeune surveillant en collège, lui-même étudiant en histoire à Corte :

Pour les [baccalauréats] S, c'est soit la prépa au [Lycée] Laetitia, soit médecine à Corte. Pour les ES c'est droit ou éco-gestion à Aix. Pour les STMG, c'est un BTS.

Inutile de souligner à quel point cette vision est réductrice, mais elle confirme du moins l'idée que se font ces jeunes de leur champ des possibles réduit. On notera d'ailleurs que la filière Littéraire n'est même pas évoquée tant il semble aller de soi qu'il n'y a là que des *Martyrs*. Ces projets d'études s'inscrivent dans un certain scepticisme envers les promesses méritocratiques de l'école, promesses auxquelles les *Martyrs* se montrent toutefois plus sensibles, alors que les *Ajacciens* tendent à s'en remettre davantage à leur famille et aux « connaissances ». Les études supérieures des *Martyrs*, étant plus diverses et éparpillées sur le territoire, sont plus difficiles à caractériser. On constate toutefois une certaine inclination à éviter les orientations similaires aux *Ajacciens*. De plus amples études permettraient sans doute d'établir des liens entre ces populations, la durée des études et les orientations professionnelles, mais certaines différences sociales peuvent déjà se lire au travers du prisme *Ajaccien-Martyr*.

LA STYLISATION DE FRACTURES SOCIALES

Ces idéaux-types reflètent la plupart des fractures sociales de l'île. Les différences de conditions socio-économiques ou d'origines sont ainsi déguisées en différences de style, et ces dernières produisent elles-mêmes des conditions différentes.

En premier lieu, il s'agit de la fracture socio-économique insulaire, avec le creusement d'inégalités monstrueuses entre une très petite élite dominant l'ensemble de l'économie corse et une masse de précaires et de classes moyennes en difficulté. Pour les familles ne pouvant se permettre d'investir une moitié de SMIC dans une veste que le jeune portera au mieux deux ans, de même que pour les jeunes salariés nouvellement installés dont les revenus sont modestes, l'accession au statut d'Ajaccien semble très compromise. La profusion de stratégies mises en place pour accéder aux consommations luxueuses explique l'accession d'une partie des classes moyennes à ce style valorisé, au grand dam des « vrais » Ajacciens :

Comme disait l'autre, « faut pas jouer au riche quand on n'a pas le sou ! » [...] Ils sont insupportables ceux qui se croient Ajacciens parce qu'ils ont acheté une veste à la mode. Ils sont là à tout acheter d'occasion, voire même à se prêter des affaires pour faire genre ils ont plein d'habits différents... Tu as ceux qui louent des voitures à la journée simplement pour aller faire un tour sur le Cours Napoléon... Tu en as d'autres ils vont jusqu'à voler leurs parents pour s'acheter un téléphone. On entend très, très souvent des histoires comme ça.

Le frère de cet étudiant en école d'ingénieur, se voulant plus compréhensif, nuance :

Après je peux comprendre qu'ils fassent des sacrifices pour ça. Personnellement, si j'avais pas de sous [rires], je préférerais manger des pâtes tous les jours mais continuer à m'acheter de la marque.

Ce qui importe ici n'est donc pas tant la corrélation entre classe sociale et statut dans le « donné concret », mais plutôt l'adéquation entre l'idéal-type de l'*Ajaccien* et le haut capital financier. Pour un jeune issu d'un milieu populaire très remonté contre ce qu'il nomme « l'idéologie ajaccienne » :

J'ai plein d'amis qui osent même pas s'imaginer plus tard à Ajaccio parce qu'on leur a répété à longueur de journée que c'étaient des martyrs, que seuls les Ajacciens pouvaient avoir de l'importance, et que pour être un Ajaccien fallait avoir de la thune. Et eux je peux te dire qu'ils roulent pas sur l'or. [...] Ils se sentent obligés de partir parce qu'ici on leur a bien fait comprendre qu'ils avaient aucune chance de réussir quoi que ce soit. Ils ont aucun modèle de comment se développer sans jouer au riche, alors ils pensent que c'est impossible pour eux d'être vraiment heureux à Ajaccio et d'être reconnus pour ce qu'ils font. [...]

En second lieu, on peut repérer une certaine ségrégation spatiale entre les citadins du centre-ville bourgeois, les habitants des quartiers populaires à l'entrée de la ville et des nouvelles zones périurbaines et enfin les habitants des villages alentours, en pleine expansion. Les premiers forment l'essentiel des rangs *Ajacciens*, tandis que les deux derniers sont *a priori* des *Martyrs* et doivent redoubler d'efforts pour prouver leur conformité. À ce titre, les tribunes des matchs de foot amateurs sont un lieu où se manifeste de manière souvent musclée la rencontre entre des milieux qui communiquent peu en temps normal. Une grande proportion des garçons étant inscrits dans un club de foot au moins pendant une année, et presque toujours dans le club le plus proche du domicile, ces tribunes se transforment souvent en singulier théâtre d'une lutte des classes rejouée entre parents-supporters à grands renfort de noms d'oiseaux. Évidemment, les *Ajacciens* ont leurs deux clubs, les deux seuls de la ville ayant une équipe professionnelle, tandis que les *Martyrs* sont dans des clubs périphériques.

Enfin, il faut évoquer le critère complexe de la « corsitude », cette identité fraîchement (ré)inventée¹⁴. Interroger les gens sur ce sujet, c'est un peu demander à saint Augustin de définir le temps : impossible de répondre quand on leur demande ce que c'est, mais certitude de le reconnaître quand ils sont en présence de l'un d'eux. L'usage de la langue corse n'est pas un bon indicateur puisque ses locuteurs sont bien plus rares que ceux qui revendiquent et affichent leur corsitude. Certaines expressions et intonations, certains accents sont des marqueurs spécifiques. D'autres éléments comme les goûts musicaux (chants corses) ou vestimentaires, l'attachement à la terre et à son village d'origine sont aussi évoqués. À vrai dire, il est plus aisé de repérer les exclus de cette identité fluide : les descendants des populations maghrébines et portugaises installées depuis plusieurs décennies, et les continentaux (les *pinzutti*) arrivés plus récemment, qui n'ont pas gommé leur accent « français » et leur prononciation hésitante de la toponymie locale. Ces groupes ne sont pas irrémédiablement privés de corsitude, mais sont comme tenus de faire leurs « preuves » : ce sont des *Martyrs* en puissance. Leur identité *Martyr* sera plus ou moins notable selon les circonstances : s'ils sont qualifiés publiquement de tels lors des premières rencontres (par exemple l'arrivée dans un nouvel établissement, en sixième ou en seconde), le stigmate risque fort de s'attacher à eux. Il n'est donc pas anodin que toutes les classes suivant une scolarité bilingue (cours en français et corse) présentent une concentration d'*Ajacciens* sensiblement plus élevée que les autres. De même, les quelques martyrs parmi ces classes bilingues sont significativement plus marginalisés et étiquetés.

TRAJECTOIRES

Soit les Ajacciens cochent toutes les cases positives de ces dichotomies (capital financier, habitation centrale et corsitude), soit ils transcendent ces catégories et les utilisent pour stigmatiser ceux qui n'entrent pas dans le moule, les rejetant ainsi en dehors de la bonne société. Deux trajectoires et une subtile évolution de sens permettent de mieux saisir comment ces catégories se déclinent en pratique. Ces exemples fournissent également l'occasion de mesurer l'écart entre l'idéaltype et la réalité sociale composite et ambivalente.

Le cas de Nicolas* présente une trajectoire ascendante ambiguë. Bien que les récits et interprétations sur son ascension divergent, les témoignages se rejoignent sur plusieurs éléments constitutifs des deux registres, évoqués plus hauts.

Nicolas, jusqu'à la Première, c'était le plus gros martyr d'Ajaccio. Personne lui parlait, tout le monde se foutait constamment de sa gueule. En sport il se faisait martyriser sans arrêt. Mais ça a très vite changé quand il s'est rendu compte que sa famille était une des plus riches de Corse, et surtout quand les autres s'en sont rendus compte. Au début ils continuaient à l'insulter, mais ça devenait un peu la mascotte. Ils ont commencé à l'inviter au bar. Il a commencé à bien s'habiller, et puis à payer pour tout le monde. Les gens profitaient de lui, l'appelaient *fratè* [frère] quand ils avaient besoin de payer l'addition mais ils se foutaient de sa gueule dès qu'il tournait le dos. Mais au final ils l'ont rajouté à leurs groupes de message, et peu à peu il a bien fini par s'imposer...

¹⁴ Jean-Louis Fabiani, *Sociologie de la Corse*, Paris, La Découverte, 2018.

Le capital financier et sa mise en scène semblent avoir été les pivots de l'ascension de Nicolas, selon ce jeune guitariste proche du groupe qui a progressivement inclus l'ancien martyr. Mais à en croire un autre de ses camarades de classe, il faut surtout y voir l'effet de son acharnement à se rapprocher de ces Ajacciens.

Ça a rien à voir avec les sous pour Nicolas, même si les sous l'ont aidé. Il se faisait martyriser, comme plein d'autres, mais lui il réagissait différemment. [...] C'était spécial parce qu'il contredisait pas ceux qui le traitaient de « martyr », il ne réagissait presque pas, mais il continuait à vouloir rester avec eux. Comme s'il voulait pas comprendre ou pas accepter que les gens voulaient pas de lui. Et à force de continuer à rester avec les Ajacciens, il a fini par être accepté.

Une autre camarade encore va jusqu'à nier la réelle intégration de Nicolas. On ne se départit pas du stigmate aussi facilement...

Il a beau se donner des grands airs, tout le monde sait que c'est un martyr. De traîner avec des personnes « en place » ça change strictement rien à qui tu es. Personne se laisse avoir par les grands airs qu'il se donne. [...] Lui c'est vraiment le bouffon des Rois, il fait le pitre alors on lui donne à manger, mais dès qu'il est seul ça redevient une victime.

Les trajectoires ascendantes semblent rares et toujours incomplètes. Les déchéances sont en revanche beaucoup plus fréquentes. Les lieux en particulier connaissent des revers de popularité fréquents : un *toccu* de bar (c'est-à-dire un « excellent bar », en bon francorise ajaccien) a tôt fait de devenir un repaire à martyrs.

En Seconde, j'allais tous les jours au T. [un bar près du Lycée Laetitia], pour manger le midi, et quand je sortais des cours avant de rentrer chez moi, et aussi dès que j'avais un trou dans l'emploi du temps. Le serveur était sympa avec nous, on pouvait aller sur les banquettes de l'arrière-salle, on jouait au billard et au baby-foot. Les derniers jours avant les vacances on se mettait des mines et on allait en cours bourrés le vendredi après-midi, c'était excellent. Mais en Première ça a commencé à devenir un coin à martyrs. Comme le serveur était trop gentil, ils en profitaient pour venir faire leurs devoirs dans la salle du fond plutôt que d'aller en permanence, et sans rien consommer. Et puis tu avais ceux qui passaient tout leur temps au billard, on aurait dit qu'ils vivaient que pour ça. Tout le monde criait, c'était la foire, on aurait dit une cour de récréation d'école. Du coup on s'est installés au S. [un autre bar, quelques pas plus loin]. Là au moins on n'était qu'entre nous.

Les interprétations de ce revirement divergent aussi dans ce cas. Un autre *Ajaccien* propose une explication alternative :

C'est pas trop le fait qu'il y ait des martyrs au T., il y en a toujours eu. Mais avant l'endroit était pas mal vu. Ceux qui venaient en scooter ou en voiture sans permis se garaient dans le parking devant, et passaient au T. boire un coup ou juste dire bonjour. En fait la plupart des gens qui allaient au T. ont continué à y aller même après, parce qu'ils avaient toujours leurs scooters et leurs voitures sans permis et qu'ils pouvaient pas se garer ailleurs. Mais les petits scooters, c'est sympa quand on est au collège parce que ça te rend autonome, mais un mec au lycée qui galère dans la montée avec son petit scooter, ça fait de la peine, surtout quand tu sais que certains ont déjà la voiture. [...] Les jeunes qui avaient gardé leur scooter ils continuaient à aller au T., mais ils étaient plus aussi bien vus qu'avant.

Cette dernière citation souligne à quel point la définition collective et évolutive des normes de comportement est fonction des groupes d'âges. Les styles n'évoluent pas seulement au sein d'un groupe, ils varient aussi sensiblement en fonction des cohortes.

Attardons-nous enfin sur la pratique du jeu d'échecs, extrêmement répandue parmi les jeunes grâce aux efforts de la Ligue corse appuyée par le rectorat d'Académie dans le cadre scolaire. La participation à de grands tournois réunissant des milliers de jeunes de toute la Corse est longtemps demeurée épargnée de toute tentative de catégorisation, dans la mesure où la plupart des collégiens était réunie à ces occasions et que tous avaient à peu près les mêmes chances de victoire. Mais parmi ces nombreux scolaires, certains se sont pris de passion pour le jeu et ont adhéré au club local, ont suivi des cours approfondis et ont rapidement progressé de sorte à participer à des championnats de France, voire d'Europe. Cette forme de « professionnalisation » du jeu a quelque peu découragé les pratiquants amateurs n'ayant plus aucune chance contre leurs pairs expérimentés. Dès lors, les échecs ont perdu de leur popularité. Les *Ajacciens* ne les ont plus considérés comme un sport mais comme un « truc d'intellos et de martyrs ».

LIGNES DE FUITE ET RENVERSEMENT

Les déplacements de sens et les trajectoires dans ce continuum suggèrent la plasticité des frontières entre catégories et nous rappellent que l'*Ajaccien* ou le *Martyr* sont deux figures idéal-typiques et doivent être

considérés comme deux registres qui ne sont ni figés et ni hors du temps. Au contraire, il s'agit de cerner leurs dynamiques entrelacées et la toile des micro-résistances que déploient les exclus du style. La question est donc de savoir comment évoluent ces deux registres en relation l'un avec l'autre. Il ne suffirait pas de croire que les modes vestimentaires, les références culturelles et le langage changent uniquement au rythme de la réception par les *Ajacciens* de nouveaux produits conformes à leurs exigences, à leur image de soi et du monde. Il est indispensable de penser les évolutions de ces identités fluides à la lumière de la relation entre *Martyr* et *Ajaccien*. Seule cette articulation peut fournir une clé de compréhension du processus constant de négociation des identités, des techniques de soi et des comportements valorisés.

L'articulation entre *Martyr* et *Ajaccien* se déploie autour d'un paradoxe. Le devenir-*Martyr* est ignoré, méprisé et rejeté, et pourtant il est le moteur (caché) et le fondement (inavoué) de cette société de pairs. L'*Ajaccien* semble à première vue produire et imposer autoritairement son style. Mais une observation plus fine révèle que ces codes dépendent surtout du *Martyr*. Pour le comprendre, il faut mentionner plusieurs observations faites à de nombreuses reprises et corroborées par les témoignages recueillis.

La première observation tient à ce que les *Ajacciens* passent une part significative de leur temps dans d'interminables discussions sur les excentricités pitoyables des martyrs. À tel point que l'un d'entre eux lance, à moitié ironique :

Qu'est-ce qu'on s'ennuierait sans tous ces martyrs ! Ils nous en inventent chaque jour. Je me suis toujours demandé où est-ce qu'ils allaient chercher toutes leurs conneries, sérieusement, ils s'arrêtent jamais.

On peut parler d'une fascination secrète pour les *Martyrs*, ressentie par ces derniers qui évoquent bien plus souvent que les *Ajacciens* « le poids des regards ». Les commérages, à l'instar des questions de style, sont loin d'être anecdotiques. Ces interminables récits, ces blagues et ces rumeurs à propos des martyrs ne servent pas seulement à divertir, et ne produisent pas seulement l'exclusion des personnes concernées : ils sont aussi des moyens de définir l'altérité contre laquelle affirmer leur propre identité. C'est en racontant et en conspuant l'Autre que l'*Ajaccien* se construit. Les débats sur les comportements de martyrs sont légion, mais il n'est jamais question directement de l'identité *Ajaccienne* : celle-ci fait l'objet de discours indirects, car en déterminant ce qui est *Martyr*, c'est l'*Ajaccien* qui se dessine en négatif. Un ancien élève d'un collège privé, évoquant l'arrivée d'un nouveau camarade de classe en cours d'année, rapporte une scène illustrant le rapport entre définition discursive de l'altérité et affirmation normative :

Quand je commençais à fréquenter [un nouveau groupe d'amis], je me rappelle d'une discussion qu'on avait eue à la plage sur Thomas*. Il était arrivé quelques mois plus tôt, il s'était fait plein d'amis assez vite. Mais c'était un peu un original, il était sympa mais un peu fou. Moi je m'entendais bien avec lui, il était bon délire. J'avais été choqué que les autres se posent la question de si c'était un martyr ou pas. Le simple fait qu'ils évoquent ça, ça me rendait suspect de traîner parfois avec lui. J'avais essayé de le défendre en disant qu'il était sympa, mais la balance penchait plutôt du côté martyr. Je me rappelle qu'ils faisaient une liste de tous les trucs bizarres ou pas très bien vus qu'il faisait. Moi je disais rien, mais ça me permettait de comprendre ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait pas faire pour rester avec eux. Après, je n'ai plus trop traîné avec Thomas.

Deux tendances rendent possible ce mécanisme : la très relative liberté du *Martyr* et le puissant (mais toujours imparfait) conformisme de l'*Ajaccien*. Il n'est pas exagéré de soutenir que tout s'invente chez le *Martyr*. C'est là qu'émergent les nouvelles pratiques et idées, que les rencontres avec l'altérité engendrent du nouveau, que les résistances s'organisent. Rompant avec la vision hiérarchique qu'on leur impose, certains se revendiquent en dehors de ces catégorisations. L'être-*Ajaccien* est tourné en ridicule par certains groupes téméraires, suffisamment nombreux et soudés par des liens d'amitié forts, sans pour autant affirmer un contre-modèle. Ces groupes n'échappent pas à la mise au ban de l'espace public. Mais en général, le *Martyr* n'est pas dans une relation conflictuelle avec l'*Ajaccien* : il accepte son infériorité et obéit à l'*Ajaccien* si nécessaire. Qu'il considère son éviction irrémédiable ou qu'il choisisse de continuer à lutter pour se tailler une place parmi ses idoles, le *Martyr* dispose dans tous les cas d'un éventail de choix bien plus large. Une étudiante ayant dégringolé la hiérarchie ajaccienne à l'entrée au lycée se console :

Honnêtement, ce n'est pas plus mal de sortir du délire des *Ajacciens*. [...] On continue à subir la pression sociale même quand on devient du jour au lendemain une martyre que plus personne veut voir, certes, mais on a moins à

perdre, et on finit par se laisser aller à plus de liberté. [...] Tant pis pour les commentateurs. [...] On voit les choses différemment, on se sent moins enfermées par des carcans. Et au final je me suis fait de nouvelles amies, qui me jugeaient beaucoup moins.

Inversement, rappelons que le conservatisme absolu est l'un des traits les plus saillants de l'*Ajaccien* : toute originalité, toute innovation risque d'être sanctionnée par sa non-conformité à l'ordre des choses. Il s'agit d'un motif potentiel de déclassement et nul n'est à l'abri d'une telle expulsion. Les consommations, les gestuelles, le langage, jusqu'aux pensées des *Ajacciens* tendent à s'uniformiser, sans jamais pouvoir atteindre la parfaite unicité. L'*Ajaccien* cherche également à bâtir le mythe de l'atemporalité de sa supériorité, en niant l'évolution des manières d'être valorisées et en postulant que les normes présentes sont des absolus indépassables. Mais la poursuite de ce rêve d'homogénéité hors du temps et de fusion totale avec le groupe n'est possible que parce qu'il y a des *Martyrs* face auxquels les *Ajacciens* se singularisent, s'affirment, se distinguent. Les pratiques de ces *Martyrs* évoluant, il faut bien que les *Ajacciens* évoluent en parallèle, quoiqu'ils ne le reconnaissent pas.

En somme, les codes de conduite *Ajacciens* n'émanent pas directement de ces derniers, mais sont produits par réaction aux évolutions de l'être au monde *Martyr* et dans un va-et-vient permanent entre les deux. L'éthique de l'*Ajaccien* est foncièrement réactive : ses codes ne sont que les négatifs du monde des *Martyrs* à un instant donné. Aussi étonnant que cela puisse paraître, on pourrait donc comparer l'éthique *Ajaccienne* à une « morale des faibles » nietzschéenne. Outre la généalogie de cette morale, la comparaison fait encore plus sens si l'on remarque l'ascétisme et l'austérité des comportements préconisés par l'être-*Ajaccien*. Quoi qu'il en soit, les *Martyrs* ne sont donc pas des « soumis » passifs, ils sont au contraire les seuls réellement capables d'action, de mouvement, de différence, même si cette liberté repose sur l'acceptation amère d'une infériorité sociale intrinsèque. Le *Martyr* est ainsi pris dans la tension constante entre sa soumission aux interdits stylistiques décidés de manière discursive par l'*Ajaccien* et la relative originalité qu'il « peut se permettre », étant disqualifié d'avance. Cette tension est d'autant plus palpable que les rares cas d'ascension au rang d'*Ajaccien* font des émules. Les *Martyrs* n'ont guère conscience que leurs actes sont *nécessairement* incorrects, puisque la norme est obtenue en inventant des comportements opposés aux leurs. Dès lors, il semble bien vain d'espérer échapper à la condition de *Martyr*. Certains, comme cet apprenti électricien, forment une intuition à ce sujet :

J'ai l'impression que j'ai toujours un train de retard. Je vais attendre Noël pendant six mois pour que ma famille m'offre une belle paire de chaussures, et après le jour de l'An les *Ajacciens* débarquent avec de nouvelles chaussures, les miennes sont déjà ringardes. C'est tout le temps pareil, et pas que pour les vêtements. J'ai un train de retard et à chaque fois que je le rattrape, il y en a un nouveau qui s'est rajouté.

Précisons toutefois que la différence entre *Martyr* et *Ajaccien* ne tient pas à ce que le premier se donne à lui-même sa propre morale dont le second serait dépendant. Cela reviendrait à supposer que le *Martyr* possède une essence particulière et que son comportement découle de sa seule nature, ce qui est inconcevable. Ce qui les distingue, c'est que l'*Ajaccien* forge son identité dans l'obsession de sa relation avec le *Martyr*, là où le *Martyr* se nourrit de bien d'autres horizons, en particulier de productions culturelles originales. La différence tient donc à des référents relationnels distincts, les uns étant beaucoup plus ouverts que les autres. L'exemple du rap français permet d'illustrer ce propos : longtemps fustigé par les *Ajacciens* comme étant une musique écoutée par les martyrs (ou les « racailles »), il fut peu à peu adopté par la bonne société qui se distingua malgré tout des martyrs en choisissant des rappeurs différents, voire concurrents, dont les paroles sont au demeurant beaucoup plus sombres.

RETOUR SUR IMAGINAIRE

La problématisation des relations entre jeunes a permis de mettre en exergue les mécanismes à l'œuvre derrière ce vocable endémique de « martyr ». Grâce à la méthode idéaltypique, nous avons pu observer comment l'imaginaire basé sur la classification binaire entre *Martyrs* et *Ajacciens* participe à la construction de la réalité sociale ajaccienne, dans les cercles de la jeunesse et au-delà. Cet imaginaire, ordonnancement du monde sensible en perpétuelle recomposition, est mu par un incessant dialogue dans lequel le *Martyr*

affirme et l'*Ajaccien* répond, le premier innove et le second sanctionne. Il convient toutefois d'apprécier les limites de l'imaginaire étudié. De même que les relations parmi la jeunesse ne se résument pas aux idéaux-types construits pour les besoins de l'analyse, le registre de l'*Ajaccien* ne saurait être compris comme l'unique structure régissant les comportements et représentations. Il est l'une des matrices « où se déploient les processus de naturalisation et la légitimation de la violence des rapports de domination¹⁵ », mais certainement pas la seule.

Méthodologie et entrée sur le terrain

Cet article repose sur deux ensembles de données qualitatives.

Le premier consiste en une série de longues discussions menées entre l'été et l'hiver 2020 avec une vingtaine de connaissances et d'amis, autour de la question initiale de la définition des martyrs. On ne saurait qualifier ces discussions d'entretiens proprement sociologiques dans la mesure où le cadre était informel et la parole équitablement distribuée. Je me suis toutefois efforcé de ne pas diriger le propos de mes interlocuteurs et ai retranscrit fidèlement leurs paroles et leurs impressions. Les citations insérées dans le développement proviennent principalement de ces échanges.

Le groupe de personnes interrogées ne constitue pas un échantillon représentatif, celui-ci n'ayant pas été constitué à cette fin et n'étant pas suffisamment large. Il reflète cependant une certaine diversité sociale et de trajectoires. En 2020, ces interrogés étaient âgés de 14 à 23 ans, avec une forte proportion de membres de la cohorte née en 2000-2001. Malgré la diversité des origines et points de vue, signalons toutefois une surreprésentation des jeunes issus de milieux aisés et ayant fait leur scolarité dans les principaux établissements publics généraux de la ville.

Les discours collectés ont été complétés en mobilisant mes propres observations (participantes) faites depuis le collège. Les notes prises durant cette période et les messages échangés avec mes pairs, se sont ajoutés aux souvenirs et anecdotes rapportés par d'autres.

L'hétérodoxie de cette méthode de connaissance du monde social est assumée. Elle se veut effort de compréhension et de problématisation d'un réel qui semble aller de soi, plutôt que tentative d'explication d'un problème déjà identifié comme tel. L'implication indirecte des interrogés offre un regard « par le bas » des socialisations politiques. J'ai également tenu à inclure les personnes concernées dans le processus d'écriture, en recueillant leurs avis au fur et à mesure de la mise en forme des conclusions. Leur relecture a permis d'enrichir d'exemples certains points, d'en nuancer d'autres. Elle a aussi conduit à une plus grande réflexivité sur leurs propres trajectoires.

Ayant grandi à Ajaccio, ma manière de percevoir le monde a été influencée par cet imaginaire. Mon positionnement vis-à-vis de ce style et des exclus qu'il produisait était très critique, sans pour autant verser dans l'animosité. Certains de mes amis se reconnaissent Ajacciens, d'autres s'entendent fréquemment appeler martyrs. La question de savoir si l'auteur de ces lignes était lui-même un martyr ou un Ajaccien, je l'ai rappelé, n'est pas appropriée : comme mes camarades, je m'inscrivais dans un continuum, fluctuant entre ces deux pôles eux-mêmes mobiles et changeants.

Mes propres valeurs et représentations n'ont pas fait obstacle à la recherche de neutralité axiologique. Il s'agissait de s'affranchir des idées préconçues forgées au sein de la micro-société étudiée, sans ignorer pour autant ces pré-notions qui constituent en elles-mêmes des représentations dignes d'intérêt. La mise à distance et l'objectivation de mes observations ont été possibles grâce à la confrontation avec d'autres expériences, mais également grâce à l'échange avec des personnes étrangères à ce contexte, et en particulier grâce aux conseils et commentaires de Béatrice Hibou, sans qui cet article n'aurait jamais vu le jour.

¹⁵ Béatrice Hibou et Mohamed Tozy, *Tisser le temps politique au Maroc*, op. cit., p. 13.

L'AUTEUR

Lisandru Laban-Giuliani, actuellement en troisième année au collège universitaire de Sciences Po Paris, a grandi à Ajaccio. Il est lauréat du Prix Max Lazard et du Prix de la Vocation Marcel Bleustein-Blanchet pour un projet d'études sur les représentations de l'avenir au Groenland. Le présent article est issu d'un mémoire réalisé dans le cadre d'un stage de recherche au CERI, sous la direction de Béatrice Hibou.

ABOUT THE AUTHOR

Lisandru Laban-Giuliani is a third-year student at Sciences Po Paris. He grew up in Ajaccio, Corsica. He was awarded the Max Lazard Prize and the Marcel Bleustein-Blanchet Vocation Prize for a study project on representations of the future in Greenland. This article is the result of a dissertation written for a research internship at CERI, under the direction of Béatrice Hibou.